



JOURNAL HUMORISTIQUE.

BUREAUX No. 25 RUE ST-THERESE. — P. O. BOITE 2144, MONTREAL,

Je me hâte de rire de tout de peur d'être plus tard obligé d'en pleurer. — FUGATU

VOL I. No. 41.

MONTREAL, 29 MAI 1880.

1 CENT LE NUMÉRO.

H. BERTHELOT & Co.

Éditeurs-Propriétaires.



LA SITUATION.

La barque du commerce est désarmée dans la tempête.
Le canadien s'est jeté sur la protection comme sur une bouée de sauvetage et il s'aperçoit que c'est une meule.

Feuilleton

LES MYSTÈRES DE MONTREAL

PAR M. LADEBAUCHE.

(Suite).

XI

SCÈNE D'AMOUR.

La première pensée de Bénoni en sortant de prison fut pour Ursule.

Il alla trouver un des commis dans le département des chemins

et obtint de l'emploi comme conducteur d'un des arrosoirs de la corporation sur la rue Notre-Dame.

Il ne garda pas sa place bien longtemps, car il fut déchargé le soir même pour avoir déchiré le bout de hose avec lequel il chargeait d'eau son chariot à la plug au coin de la Minerve.

L'accident avait été causé par l'intensité de la flamme dont il brûlait pour Ursule.

Pendant que son chariot s'emplissait, sa pensée était transportée à St. Jérôme. Dans sa rêverie amoureuse il fit avancer son cho-

val en oubliant de décrocher la hose qui était attachée à la plug. La conséquence fut que le tuyau se brisa.

Bénoni avait reçu trois cholins pour sa journée de travail.

Il se rappela que Monsieur Carraquette avait besoin de lui à St. Jérôme.

Avec trois chelins il ne pouvait pas payer son ticket sur le chemin de fer. Pour faire le voyage gratis il se faufila dans un box car et se rendit à sa destination sans encombre. En débarquant à St. Jérôme un des brakesman du train essaya de lui faire un mauvais parti, mais

il le mit à la raison en lui appliquant une gniolo sur le fouillois.

Bénoni n'avait pas les moyens de faire de grosses dépenses et il crut que le meilleur parti à prendre était de se rendre immédiatement chez le comte de Bouctoucho.

Il traversa le pont et, afin de ne pas se faire remarquer, il longea le bord de la rivière jusqu'au bout de la côte où s'élevait la résidence du comte.

Il frappa à la porte de la cuisine. Ce fut Ursule qui ouvrit. Ursule, comme nous l'avons déjà insinué à nos lecteurs, n'était guère marquée par la picotte.

Seulement son œil en vaisselle paraissait, veron et contrastait avec l'autre qui était brun.

Les traces laissées par la maladie sur la figure d'Ursule rondoient un peu plus frappant son cachot de beauté.

Sa figure avait conservé sa fraîcheur et son incarnat.

Ses joues étaient toujours veloutées comme des pêches mures. Seulement son haleine était un peu forte.

Bénoni ne s'en apercevait pas beaucoup parce que lui-même il sentait le bouc.

L'expansionnaire de l'Hôtel Payotte entra dans la cuisine. Il échangea avec son amante une douce poignée de main et lui appliqua sur la joue un bec des plus sonores.

La comtesse était absente. Elle était sortie en voiture pour faire une promenade jusqu'à St. Sauveur.

Ursule et Bénoni eurent ensemble une de ces conversations comme les amoureux seuls dans notre pays peuvent en avoir.

C'était les tendres effusions de deux cœurs qui se comprenaient; comme l'a dit le poète anglais, c'était:

Two souls but one single thought;
Two hearts that beat like one.

Bénoni sortit de sa poche une palotte de gomme et dit à sa bien-aimée:

— Voux-tu machouiller de la bonne gomme.

— Jo penserais, cher!

Puis les deux amants assis sur un banc-lit commencèrent à se faire aller les machoires mélancoliquement les yeux tournés vers le plafond.

Après un silence de quelques instants Bénoni reprit:

— Ou, c'est de la bonne gomme d'épinetto.

— Je penserais, répondit Ursule qui d'un coup de langue fit rouler sa gomme d'une joue à l'autre.

Bénoni resta rêveur quelques instants. Il serra tendrement la main d'Ursule, poussa un profond soupir et dit:

— Chère belle guéule! A qui que t'es?

— A poué, chor.

Nos deux amants se rapprochèrent.

Bénoni passa le bras autour de la taille de son amante.

Ursule laissa tomber sa tête sur l'épaule de Bénoni.

Sa chovelure parfumée avec de l'huile de rose se frôla contre les joues de Bénoni.

Celui-ci soupira de nouveau et dit:

— On s'aime bien, hein!

— Oui, un peu croche, répondit Ursule en ôtant ses mains de dedans celles de Bénoni et les lui passant autour du cou.

Les deux têtes se rapprochèrent. Les yeux des deux amants brillèrent du feu de la volupté.

Vous allez croire qu'ils se sont embrassés. Pas en tout. Les bouches des deux amoureux se touchèrent mais ce fut pour changer de gomme.

Puis ils machouillèrent en silence pendant quelques minutes

levant leurs regards humides de volupté vers le plafond.

Le cœur de Bénoni était un chaos d'amour, chaos qui ne pouvait être pénétré que par le feu des yeux de sa bien-aimée.

Bénoni se tourna vers Ursule, se croisa les mains nerveusement et lançant un regard suppléant vers sa fiancée, il dit d'un ton extatique:

Crache-moi dans la guéule, chère!

— Oui, mon beau rat d'or.

Les deux amants restèrent absorbés dans une contemplation mutuelle.

Bénoni avant de prendre congé d'Ursule lui expliqua ses embarras financiers.

Ursule se montra généreuse et tira de son bas un billet de \$4 de la banque Mécanique, fruit de ses épargnes qu'elle passa à son amoureux.

Ils causaient ensemble les différents événements survenus depuis le duel qui avait amené l'arrestation et l'emprisonnement de Bénoni.

Ursule conseilla à son amoureux de voir M. Caraquelette le soir même.

La pauvre fille ne savait pas que l'homme au tuyau gris était l'oncle de la famille des Boutouches dont il avait juré la ruine.

Comme la comtesse ne devait pas tarder à arriver Ursule ne put offrir à son amant un souper en règle. Elle lui donna une tourquière froide qu'il arrosa avec un tasso de thé qu'elle venait d'échander.

Pendant que Bénoni savourait ce repas improvisé une ombre se dessina au fond du jardin.

C'était Cléophas qui arrivait chez la comtesse pour lui annoncer l'événement tragique de Ste. Thérèse.

La porte de devant était barrée. Cléophas, qui avait frappé plusieurs coups sans attirer l'attention des amoureux de la cuisine, clancha rigoureusement.

Ursule alla ouvrir. En reconnaissant Cléophas elle poussa un cri.

Le globe de la lampe à côté aille qu'elle tenait à la main tomba sur le plancher et se cassa en mille miettes.

La lumière s'éteignit.

Un coup de feu retentit et une balle, après avoir sifflé aux oreilles de Cléophas, alla se loger dans le groin de Ursule qui était retournée pour aller cri une allumotte.

Heureusement elle ne fut pas blessée. La balle s'amortit dans cinq ou six copies du *Nord* et du *Nouveau Monde* que la jeune fille avait placés sous sa jupe afin de produire une apparence swell dans son arrière-train, comme les dames de la ville.

(La suite au prochain numéro)

Maxime qui est un vrai fesse-Mathieu se trouvait, on ne sait comment dans le paradis du Théâtre Royal l'autre soir avec son neveu. Celui-ci, jeune espiègle de douze ans se penche démesurément en dehors du garde-corps.

— Fais donc attention, lui dit son oncle, si tu tombais dans un de ces sièges d'orchestre que voilà, on m'obligerait à payer un écu de plus.

LE VRAI CANARD.

MONTREAL, 29 MAI, 1830.

CONDITIONS :

L'abonnement pour un an est de 50 centins payable d'avance, pour 6 mois 25 cents.

Le *Vrai Canard* se vend 8 centins la douzaine aux agents qui devront faire leurs paiements tous les mois.

10 par cent de commission accordée aux agents pour les abonnements qu'ils nous feront parvenir.

Les frais de Poste sont à la charge des Editeurs. *Greenbacks* reçus au pair.

Adresse :

H. BERTHELOT & Cie
Boîte 2144 P. O. Montréal.

AGENCE DE QUEBEC.

M. F. Béland, marchand de Tabac et de Journaux, No. 264 rue St. Jean, est notre seul agent autorisé à Québec pour recevoir les abonnements ou les annonces.

UNE DISCUSSION POLITIQUE.

Monsieur Ladouceur, un bon conservateur du faubourg Québec, se promenait sur le pont samedi dernier en compagnie de M. Labonté, un des admirateurs des principes libéraux.

Ecoutons leur conversation.

M. LADOUCEUR—Il y a une chose qui me dégoûte de la politique, c'est-la polémique acrimonieuse des grands journaux. Les journalistes ne peuvent plus discuter une question sans s'injurier réciproquement. Rien de plus sale que les insultes qu'ils se lancent.

M. LABONTÉ—En effet, vous avez raison, c'est rendu au point qu'un homme aujourd'hui doit déplier son journal avec des pincettes. Souvent il m'arrive de jeter ma gazette à terre lorsque je n'en ai lu que la moitié. Je songe déjà à discontinuer mon abonnement, car des journaux comme ça, j'ai honte de les recevoir dans ma famille.

M. LADOUCEUR—C'est vrai, ce que vous dites là. Il est dangereux de recevoir ces feuilles. Elles sont de véritables souillures. Elles nous dégradent et nous avachissent. Elles sement la discorde parmi nos compatriotes dans un moment où il nous importe tant d'être unis. La presse quotidienne aujourd'hui exerce une influence délétère sur la société, c'est une école de grossièreté et de diffamation. On y lit du mauvais français et des expressions de porte-faix.

M. LABONTÉ—Pour ma part, je ne vois pas pourquoi nous ne discuterions pas la politique librement et sérieusement sans avoir recours à des paroles acrimonieuses. Dans un débat l'on doit causer avec sang-froid et décour et sans se monter l'esprit et blesser les sentiments de son adversaire. De fait, nous devrions discuter la politique comme si nous parlions des améliorations à faire dans une rue ou de la coupe de son tailleur.

M. LADOUCEUR—Je pense absolument comme vous. Je ne comprends pas comment des hommes

peuvent avoir l'esprit assez étroit et si peu de respect pour les convenances, pour donner en public le spectacle honteux de tous les scandales lorsqu'ils discutent la politique. Notre presse quotidienne est une véritable sentine de saleté pour le pays.

M. LABONTÉ—Je suis venu à penser que ces journalistes sont des espèces d'idiots; car c'est certainement de la marque d'un esprit faible de considérer des injures comme des arguments et la force brutale comme de la logique. Je suis et j'ai toujours été un libéral, mais je puis exprimer avec délicatesse ma désapprobation des idées conservatrices. Si je ne pouvais pas discuter sans me mettre en colère, je ne parlerais jamais de politique.

M. LADOUCEUR—Vous êtes parfaitement correct là, Monsieur Labonté. Quoique je sois un conservateur convaincu, chaque fois que j'argumente avec vous sur des questions politiques, la discussion est amicale et agréable. Nous échangeons nos idées avec profit et nous savons élaguer de notre controverse les expressions blessantes ou grossières qui caractérisent le ton de la discussion chez nos journalistes.

M. LABONTÉ—(avec un peu de chaleur)—Je voudrais trouver cette délicatesse chez les rédacteurs de la *Minerve*. Je ne trouve rien de plus écœurant que les articles de ce sale torchon conservateur. Un de mes voisins me l'apporte tous les matins. Ce voisin est ignorant comme un âne et ne sait ni lire ni écrire. Il reçoit la *Minerve* comme s'il y était obligé par dévouement à son parti. Lorsqu'il me fait lire un article, je sens comme une infection dans l'air et je suis presque étouffé.

M. LADOUCEUR (levant la voix et prenant le bras de son ami)—La Patrie ne vaut guère mieux. Ce chiffon rouge n'est pas d'autre chose qu'un bâtarde de l'ancien *Avenir*, l'organe des impies et des libres-penseurs. Ses articles ne sont que des engueulements et ne prouvent rien. On y entasse mensonge sur mensonge. Les rédacteurs sont des suppôts de Voltaire et ils ont pour devise les mots: "Mentons, mentons, il en restera toujours quelque chose." J'ai vu la *Minerve* lorsqu'elle parle avec hardiesse et qu'elle stigmatise les scandales du parti libéral. Il faut que les dénonciations de notre organe éclatent comme la voix terrible du tonnerre pour réveiller le peuple au sentiment du danger qui le menace, pour opposer une digue puissante aux flots envahisseurs des idées révolutionnaires qui gorgent dans le programme occulte des libéraux. Il faut que le peuple sache qu'il a affaire à des hommes immoraux qui conspirent en secret pour plonger le pays dans les horreurs de la commune.

M. LABONTÉ—(se fâchant) Eh, blasphème! le parti libéral est le seul protecteur de nos libertés et de notre constitution, le seul capable d'empêcher le Canada de tomber dans le gouffre de la banqueroute où veulent le plonger les ministres tarés d'Ottawa et de Québec. Laissez

les libéraux arriver au pouvoir, laisser tomber l'infâme organisation de jobbers, de voleurs et de gibiers de pénitencier qui lurront le peuple avec le mot protection et le ruinent avec des taxes, alors vous vous verrez un gouvernement réellement honnête, patriotique et constitutionnel.

M. LADOUCEUR—(laissant le bras de son ami) Comment vous osez dire qu'il y a des honnêtes gens parmi les rouges, des hommes qui ont soutenu l'Institut, ont terré Guibord, volé des millions au Canada dans l'affaire des Steel rails, l'élargissement des canaux, l'achat de la ferme Gale et de la propriété Bollerive, le contrat des nut locks et les avances de \$4,000 à l'Eclairneur !

Non, non, ce ne sont pas des honnêtes gens ceux qui sont les ennemis les plus mortels de l'église, ceux qui ont volé pour l'abolition des dimos et qui ont mérité les censures ecclésiastiques ! !

M. LABONTÉ—Vous en avez menti ! Vous êtes comme le reste de vos amis, des ignorants, des bigots, des tartufes, des cafards, que vos chefs mènent par le bout du nez. Votre parti ne se maintient au pouvoir à Québec que par les votes des députés qui se sont vendus comme des veaux. Vos principes, c'est le pouvoir, des contrats et des places du gouvernement.

M. LADOUCEUR—Vous êtes un vieux fou. Vous ne savez pas ce que vous dites. Vous, comme tous vos pareils, vous êtes de la crasse politique et la honte de notre nationalité, c'est rendu à un point où Joly, un protestant, ne veut plus passer pour votre chef.

M. LABONTÉ—Fermez votre gueule, vieux polisson, dites encore un mot et je vous donne une poque sur l'œil.

M. LADOUCEUR—Vous ne pouvez pas le faire, vieux mal va (Il ôte son habit et se met à danser autour de son adversaire.) Je puis s..... la volée à tout le parti rouge à partir de votre Luc jusqu'au petit Messier.

M. LABONTÉ—Nous allons voir ça. (Il ôte son habit) vieux coquesirope que vous êtes !

M. Ladouceur s'élança sur lui et lui donna deux coups de pieds pendant que ses bras étaient embarrasés dans ses manches d'habit. Dans une seconde les mouvements de M. Labonté étaient libres et il frappa M. Ladouceur sur le nez avec sa canne. Pendant que ce dernier étanchait avec son mouchoir le sang qui lui coulait du nez M. Labonté lui asséna deux nouveaux coups bien appliqués. M. Ladouceur courut au milieu du macadam et ramassa des cailloux. Il cassa deux carreaux dans un magasin avant d'atteindre son ennemi à la tête. Celui-ci à son tour prit un caillou et attrapa une femme de l'autre côté de la rue. Il ramassa un autre projectile qui manqua M. Labonté et donna un black eye à un policeman arrivant pour rétablir l'ordre. Le lendemain matin ils parurent devant la cour du recorder qui les condamna chacun à \$10 ou deux mois. Aujourd'hui MM. Ladouceur et Labonté, se sont raccordes et ils pensent



LES PROCHAINES REGATTES

Dans les courses qui sont commencées hier à Québec, ce pauvre Joly n'a pas de chance avec Chapleau. Ladébauche qui les regarde parie en faveur du dernier.

plus que jamais que les journalistes doivent mettre moins d'aérimonie dans leurs discussions politiques.

PHILOSOPHIE POPULAIRE.

(Fin.)

PAR UN KIOUKIOU BIEN ELEVE.

—Venez, Monsieur Poulain, lui criai-je ; vous dites que vous êtes une créature bien plus noble et meilleure que nous autres de la race porcine, n'est-ce pas ?

—Pardon, excuse, monsieur..... monsieur....., balbutia-t-il.

—Porchet pour vous servir, l'interrompis je avec un grand salut.

—Monsieur Porchet, j'ai seulement dit que je croyais le travail meilleur que la paresse, la patience supérieure à la présomption, et même la souffrance dans le travail pour son prochain préférable à l'égoïsme.

Je lui jetai un regard plein de dignité, pendant qu'il débitait cette sottise, et lui dis tranquillement, lui montrant mamzelle Gorotte :

—Vous n'êtes pas sérieux ?

—Certainement, je le suis.

—Oh ! m'écriai-je en redressant la tête, fermant à demi les yeux et donnant un tour tout à fait aristocratique à ma quoue. Ecoutez-moi, monsieur Poulain. En ces matières, nous devons imiter les autres animaux. Prenez les animaux inférieurs. Prenez l'homme. Aime-t-il le travail, la patience, la souffrance ? Non. Il travaille, la pauvre bête, mais s'il pouvait s'en empêcher..... Pour l'homme qui n'est pas condamné au travail, se demande-t-il jamais de quelle utilité il est dans le monde ? Cela le rendrait misérable d'y penser. L'utilité ! qu'est-ce que c'est ? C'est ce qui nous rendrait heureux. Si l'homme ne manque de rien, pourquoi travaillerait-il plus que nous, qui n'avons rien à faire pour vivre ?.....

—Mais je parle de l'utilité pour

son prochain, interrompit monsieur Poulain ; on peut travailler pour les autres.

—Voulez-vous me dire, ripostai-je, en m'emportant légèrement, voulez-vous dire à un porc de mon expérience que je devrais me rendre misérable pour faire le bonheur de mon prochain ? Quelle idée sottie ! Qu'est-ce que c'est que le bonheur, s'il vous plaît ? Ne consiste-t-il pas réellement à manger toute la grasse après-dinée, et puis à dormir dans un bon lit de boue, au soleil en été, et l'hiver sur une bonne litière de paille pas trop nette ?

—Pour moi, grogna étourdimement mamzelle Gorotte, je me suis laissé dire que les hommes ne peuvent manger plus d'une demi-heure à la fois ; seulement, il y a des riches qui demeurent deux heures à table.

—Les pauvres bêtes ! soupirai-je. Hélas ! toutes les créatures n'ont pas les mêmes avantages ; mais il ne faut pas les mépriser pour cela ; tout au plus les plaindre, comme j'ai déjà dit. Dites donc, n'est-ce pas une habitude chez l'homme de tâcher de faire travailler pour lui-même son voisin ?

—Oui, répondit monsieur Poulain, braniant la tête.

—Et puis, continuai-je, prenez les au mieux. Les plus gros d'entre eux ne paraissent-ils pas plus heureux que les autres ? L'expérience m'a appris que, plus ils veulent nous ressembler, plus ils engraisent et deviennent paresseux. Leur bouche devient un petit muscau. Leur corps s'appesantit comme le nôtre ; et j'en ai vus qui ne pouvaient marcher plus vite que les plus vieux de notre race.

Ici je fis une pause, car mon enthousiasme m'avait tout essouffé, et en regardant autour de moi, j'aperçus un morceau de pomme tout près de la patte de derrière de cette chère mamzelle Gorotte. Je m'en approchai tout doucement, réussis à l'enlever sans éveiller ses soupçons, Monsieur Poulain me sou-

riaient avec malice, et je dois dire que je m'oubliai jusqu'à lui répondre par un clin d'œil.

Mamzelle Gorotte nous laissa en ce moment-là, et monsieur Poulain parut plongé dans une pénible méditation.

—Non, non, lui dis je en savourant le reste de ma pomme, la vie nous a été donnée pour jouir ; traitez-moi d'épicurien si vous voulez. Le travail est bon pour les esclaves. La patience pour les chétifs, et l'abnégation pour les sots. Tant que le monde durera, nous, la race antique des pourceaux, nous demeurerons fidèles à nos mœurs, nos traditions, et dignes de notre haute destinée, et vous pouvez être sûr l'homme finira par nous imiter !

Et sur ce, je présentai la queue à monsieur Poulain en signe d'adieu, et, sentant que j'avais déjà trop longtemps négligé les solides devoirs de la nature, je suivis mamzelle Gorotte dans la cour.

B.

CORRESPONDANCE.

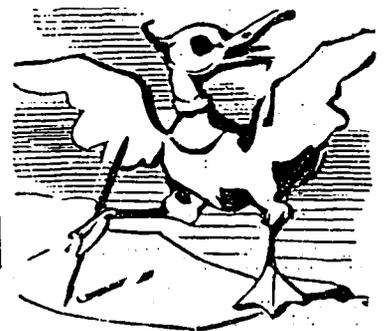
M. le Rédacteur,

Un correspondant officieux a surpris votre bonne foi et vous a fait publier un vrai canard samedi le 15 mai, au sujet de la pêche au Doré au Pont Viau par un notaire et membre du Club de Protection le 2 mai et le dimanche suivant.

J'accompagnais ce monsieur ces jours-là et je puis affirmer sur parole d'honneur qu'il n'a pas pêché de doré ni autres poissons prohibés, ce que je puis affirmer par affidavit et par d'autres personnes qui étaient présentes, s'il devient nécessaire. Comme cette correspondance n'a pu produire un mauvais effet et aigrir les bons habitants du Pont Viau, j'ose espérer que vous publierez cette rectification et je vous laisse mon adresse.

Un autre pêcheur.

P. S.—J'apprends depuis que votre correspondant est M. St. Georges, qui a colporté partout sa correspondance avant de vous la faire parvenir. Et je me demande pourquoi il n'a pas eu le courage de porter l'affaire devant le tribunal plutôt que de se couvrir du voile de l'anonyme, et par ce moyen protéger le public auquel il se prétend si dévoué Pont Viau, 21 Mai 1880.



COUACS.

Nous avons le plaisir d'entendre M. Lejeune, le plus brillant conférencier qui ait encore visité notre pays. Son esprit est un feu d'artifice continuel. Il se rend prochainement à Québec où les applaudissements des lettrés ne lui feront pas défaut.

* *

Acton Vale nous fournit un comble de mesquinerie.

M. X... marchand de l'endroit assiste au baptême en qualité de parrain.

Quand arrive le moment de donner un 30 sous ou un écu au beaudou pour sonner la cloche, il dit à ce dernier :

—Vous avez acheté des pois chez moi. C'était trente cents. Vous m'avez donné 25 cents. Vous me devez cinq cents. Eh bien sonnez pour ces cinq cents-là.

Nos remerciements à M. Stanislas Drapeau, pour l'envoi de son pamphlet sur la question du Tombeau de Champlain. L'auteur nous paraît très logique dans ses renseignements archéologiques. La brochure est en vente chez les principaux libraires de la province.

N'oubliez pas que le grand drame de Papineau sera donné à l'Académie de Musique, depuis le 7 au 12 juin.

Le chien de l'Isle Grosbois est mort pour cette année. Ces excursions-là qui faisaient les délices de la bonne et des musiciens de la Bande des trois-demiards sont usées à la corde. On ne parle plus que de l'île Ste. Hélène. Pour cinq cents on peut visiter tous les jours les beautés merveilleuses de ce parc.

On nous écrit d'Acton Vale.—

La Société St. Jean-Baptiste d'Acton Vale ne reste pas en arrière cette année. Nous avons le plaisir d'annoncer que la Société vient de nommer ses délégués pour aller la représenter à Québec le 24 Juin. Nous disons, avec honneur que c'est l'élite de la société aristocratique d'Acton qui a été choisie. Les noms des délégués sont :

MM. Horace Dubois, Président ; W. J. Alexander, Vice-Président ; J. F. Dion, 1er Comm. Ord. ; I. A. F. Gauthier, 2me Comm. Ord. ; et J. A. Simard, C. R. Sec. Ces messieurs nous dit-on, doivent amener leur compagnie avec eux.

La correspondance d'un Volontaire sur les repas fournis à Halle Jacques Cartier est remise faute d'espace au prochain numéro.

Deux de nos gamins se rencontrent. —Moi, dit l'un, j'ai envie de fumer comme un pacha et je n'ai pas c'te tole pour acheter du tabac.

—Moi, dit l'autre, j'ai deux cents dans ma poche.

—Mais c'est justement ça ! une cent pour un pipe et une cent pour du tabac.

—Oui ? Tu vas fumer seul. Et moi donc ?

—Toi ? Eh bien... tu cracheras.

REPONSE AU RICHELIEU

Le propriétaire du Richelieu est connu par tous les trucs qu'il emploie pour faire mousser son établissement. Dernièrement il faisait paraître dans le *Canadien* le *Sorellois* et le journal des *TroisRivieres*, un paragraphe qui aurait été refusé par la presse de Montréal, parce que l'écrivain essayait de jeter du discrédit sur l'Hôtel du Canada. Il était dit dans ce paragraphe que les touristes ne parlaient plus de cet Hôtel. L'accusation

est aussi sottise que mensongère. Le public sait aujourd'hui que l'Hôtel du Canada jouit toujours de son ancien prestige sous la direction de Madame Saucier, son ancienne propriétaire, tandis que le Richelieu a une clientèle composée principalement d'acteurs et d'actrices de deuxième et de troisième classe. (Les acteurs de première classe descendent toujours au Windsor ou au St. Lawrence Hall.) Le public sait aussi que les troupes de nègres ont des prédilections pour le Richelieu. L'Hôtel du Canada ne publie pas des menus bogus pour sa table et donne satisfaction pleine et entière à ses clients. Les messieurs de professions, les marchands et l'élite de la société des villes et des campagnes patronisent le Canada, qui on dépit de M. Isidore Durocher, garde sa popularité justement méritée. Personnellement nous pouvons certifier que nous avons aujourd'hui le même confort qu'on y trouvait il y a cinq ou six ans.

L'Hôtel du Canada n'a pas reçu jusqu'à présent et ne recevra pas des acteurs et des actrices du Théâtre Comique. C'est assez dire.

X. Y. Z.

Tout progrès, toute invention nouvelle a ses détracteurs, ses ennemis. Ainsi, quoi de plus économique, de plus magnifique, que la fameuse découverte de la Peinture Caoutchouc lustrée d'A. A. Wilson & Cie ? Cela n'empêche pas, paraît-il que quelques marchands mal intentionnés et qui suivent encore la vieille routine en fait de peinture, disent du mal subrepticement et ouvertement de cette Peinture Caoutchouc lustrée d'A. A. Wilson & Cie., dont le prix est de 25 par cent au-dessous du prix des autres peintures. Elle est de plus garantie. Elle est vendue au No. 23, rue Ste-Thérèse, à côté de l'Hôtel du Canada, Montréal.

FÉRIQUE. — Nous sommes retournés voir le vrai Truteau dans son petit palais au coin de la rue Craig et Chenneville. L'aspect du Salon est féérique. Au milieu de la salle une fontaine laisse tomber ses gouttelettes diaprées dans un aquarium où croissent des algues et autres fleurs marines. Le *Free Lunch* est aussi abondant que succulent. Les liqueurs les plus fines, les cigares à l'arôme le plus délicat, et le lager glacé attirent toujours les amateurs dans le salon élégant de l'ancien Truteau de St. Vincent de Paul.

Que fait l'Acheteur Intelligent pour trouver le Bon Marché ?

VOICI CE QU'IL FAIT. Il ne se laisse pas allécher par des annonces trompeuses qui parlent de marchandises vendues à 25 par 100 au-dessous du prix coûtant.

Il se rend chez un marchand qui a sur ses rayons un choix judicieux de marchandises variées. Un marchand qui attire chez lui la clientèle populaire parce qu'il est toujours à l'affût des fonds de banqueroute. Il les achète à bonnes conditions et c'est le public intelligent qui en a le profit. Ce marchand c'est

P. E. LABELLE,

109—RUE NOTRE-DAME—109 Les Dames et Messieurs de la campagne feront bien de visiter son magasin avant d'aller ailleurs. On ne charge rien pour montrer la marchandise et dire les prix. Venez à l'ENSEIGNE DE LA BOULE BLEUE, 109 Rue Notre-Dame, examiner nos Tweeds, Etoffes à Robes, Modes, Gants, Cravates, etc., reçus avec les dernières importations.



CHAISE.—Petit meuble qui supporte les fondements du monde civilisé.

AU QUATRE-SAISONS. Il suffit de ce paragraphe pour s'assurer que le *Vrai Canard* ne sort pas à ses lecteurs une réclame indigeste. Depuis longtemps nos lecteurs connaissent les principes sur lesquels est basé le système des achats et des ventes **Au Quatre-Saisons**. Tout le monde sait que MM. J. Perreault et Cie., importent des marchandises pour argent comptant en obtenant un fort escompte. Ils vendent argent comptant et ce sont les clients qui profitent du bon marché. Ici pas de fausses représentations, aucun truc n'est employé pour leurrer l'acheteur. Cette semaine des avantages extraordinaires sont offerts aux clients des Quatre Saisons. MM. J. Perreault et Cie. ont acheté leur importation de printemps avant la hausse et les marchandises se sont vendues à l'ancien prix. De plus deux stocks de banqueroute achetés à 45 cents dans le dollar et quelques marchandises endommagées seront vendues sans réserve pendant cette semaine

AU QUATRE-SAISONS
—97 RUE NOTRE-DAME, 97—
J. PERREAULT ET CIE.,

Quelques portes à l'Ouest de chez le Dr Picault N. B.—Le département des modes a été complètement réorganisé et est sous la direction d'une modiste d'un talent hors ligne. Les commandes y seront exécutées avec soin et proptitude.

ROMANÇE NOUVELLE.
EXTASE PRIX, 30c
Poésie de VICTOR HUGO.

Musique de ERNEST LAVIGNE. Expédié franco, sur réception du prix marqué; (en timbre-poste, on autrement.) Publié par

ERNEST LAVIGNE.
237 Rue Notre Dame.
MONTREAL.



LA MUSE POPULAIRE
(CHANSONNIER NOTÉ.)

2me LIVRAISON
Prix : 25 Cts ; Etats-Unis, 35 Cts.

Chaque Livraison contient 104 pages. En vente chez tous les principaux Libraires du pays. S'adresser à
A. FILIATREAU,
151, RUE ST. ELIZABETH, MONTREAL

FEUILLETON ILLUSTRÉ
Journal hebdomadaire paraissant le Jeudi.

Cette feuille exclusivement littéraire et unique dans son genre au Canada, contient huit grandes pages de feuilleton qui sont et seront toujours des plus émouvants et des plus moraux.

Nous enverrons, gratis, un numéro spécimen à toute personne qui en fera la demande.

Les personnes disposées à prendre une agence voudront bien référer au **FEUILLETON ILLUSTRÉ** pour les conditions.

Abonnement : par an, \$1.00 ; six mois, 50 cts ; trois mois, 25 cts.

HOURÉ & CIE., Propriétaires.
Adresser : Boîte 1986 B. P.



Hotel du Canada
RUE ST. GABRIEL, Montréal.

Cet Hôtel est maintenant la propriété de

MADAME SAUCIER

qui est bien connue du public voyageur. La nouvelle administration ne néglige rien pour en faire un hôtel de première classe. L'établissement a été restauré et a subi des réparations nécessaires. L'Hôtel est situé au centre des affaires. Des omnibus à l'arrivée et au départ des trains et vapeurs.

MADAME SAUCIER espère revoir son ancienne clientèle à qui elle promet satisfaction. Ses prix seront modérés.

MEUBLES DE LUXE

A BON MARCHÉ
Avantages extraordinaires offerts aux personnes qui veulent meubler des Maisons.

A. BELANGER,
MEUBLIER

No. 276, RUE NOTRE-DAME.
OFFRE EN VENTE :
Nouveau Setts de Salon avec riches couvertures en soie écru, noir et or. Setts de Chambre à coucher, bois très-riche. Spécialités de Berceaux brevetés, d'un dessin nouveau et très-élégant.

—AUSSI—
TROIS GRANDES GLACES DE SALON, qui seront données presque pour rien. Une visite est sollicitée.
A. BELANGER,
No. 276, Rue Notre-Dame.